

# CAPRICES ROCAILLE

## La France italienne entre classicisme et Lumières

■ Entretien avec FRANÇOIS MOUREAU  
réalisé par AURÉLIE JULIA ■

Sœurs ou ennemies ? Complices ou rivales ? De la Renaissance au siècle des Lumières, la France et l'Italie entretiennent des relations capricieuses. Les phases d'entente et de dispute alternent au gré des générations. La France de Louis XIII est italophile, celle de Louis XIV l'est beaucoup moins. Philippe d'Orléans sort l'Italie de son purgatoire, les philosophes l'y replongent. Pourquoi ce ballet incessant d'adhésion et de rejet ? Pourquoi ces alliances à la fois amoureuses et haineuses ? La présence italienne sur le sol parisien se développe dès le XVI<sup>e</sup> siècle : les mariages de Catherine et de Marie de Médicis apportent à la cour un souffle frais d'Italie. En invitant des artistes transalpins, les reines encouragent la rencontre des esthétiques. Si les grands genres sont occupés par le style français, le modèle italien s'installe dans des registres marginaux, plus faciles à « corrompre », tel le théâtre comique, la peinture de genre, la musique instrumentale. Le goût italien se soucie davantage de plaisir et de divertissement que d'académisme ; là est sa force, là est également le point de convergence des critiques. On se souvient par exemple de la « querelle des bouffons » qui éclate en 1752 ; cette bataille musicale naît du désaccord entre les partisans de la musique lyrique française, établie par Lully et renouvelée par Rameau, et ceux de la musique lyrique italienne dans le style bouffe, représentée par

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

des compositeurs comme Pergolèse, Jommelli, Leo... On se souvient également des chamailleries entre l'hôtel de Bourgogne qui abrite les comédiens italiens et le Théâtre-Français. Le pourquoi des chicanes ? Une manière différente d'appréhender le jeu théâtral : les Italiens mettent l'accent sur l'improvisation, le geste stylisé, les quiproquos ; les Français apprennent par cœur, mesurent leur déplacement, ne se moquent pas de la morale.

Professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à la Sorbonne, François Moureau vient de publier aux Presses de l'université Paris-Sorbonne *le Goût italien dans la France rocaille, théâtre, musique, peinture (v. 1680-1750)*. C'est en sa compagnie que nous explorons l'influence italienne sur la culture française entre le classicisme et les Lumières.

Aurélie Julia

**R**EVUE DES DEUX MONDES – *Les liens entre la France et l'Italie sont « fort heureusement incestueux », écrivez-vous. Que faut-il entendre par votre adjectif ?*

FRANÇOIS MOUREAU – L'Italie et la France sont deux pays de traditions et de cultures latines. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, les jésuites dispensent la même éducation de part et d'autre des Alpes. Les « élites intellectuelles » disposent ainsi de références communes : l'histoire romaine, Horace, Virgile... résonnent dans tous les esprits. La langue italienne est d'ailleurs considérée comme la langue de culture par excellence. Pensez à Montaigne qui rédige (ou dicte) en italien son *Journal de voyage* (1580). Songez aux règnes des Médicis, de Mazarin... Songez encore à l'ascendant de Concino Concini, le fameux maréchal d'Ancre, sur Marie de Médicis... Les relations entre la France et l'Italie sont extrêmement étroites et les échanges permanents.

REVUE DES DEUX MONDES – *Quelle est la place de l'Italie dans ce qu'on appelle le Grand Tour ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Le Grand Tour se définit comme un long voyage que l'on pratique de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XIX<sup>e</sup>. On le qualifie souvent de « voyage des jeunes Anglais en

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

Italie ». Or les Britanniques ne sont pas les seuls à traverser les frontières : des Français comme des Allemands effectuent le périple. Il ne s'agit pas d'un déplacement limité à l'Italie, mais d'un parcours à travers toute l'Europe. Montaigne, par exemple, sillonne la Suisse, puis se dirige vers l'Autriche et l'Italie ; Montesquieu part en Hongrie, rejoint l'Autriche, l'Italie, repasse par l'Autriche, gagne la Bavière, la Hollande, l'Angleterre avant de revenir à la Brèze. Le Grand Tour est fondamentalement une pratique culturelle et pédagogique : accompagné d'un chapelain ou d'un chaperon, le jeune voyageur vérifie sur place l'existence de tout ce qu'il a plus ou moins bien appris au collège (l'autopsie) : la civilisation antique, Rome, les arts modernes... à travers les musées, les collections privées. Il apprend aussi la vie : Venise et ses divers plaisirs, dont le carnaval et l'opéra.

REVUE DES DEUX MONDES – *Sous Philippe d'Orléans, il semble que le Grand Tour ne soit plus un passage obligé pour les artistes. Ni Claude Gillot ni Antoine Watteau ne font le voyage : leur Italie est totalement poétique et imaginaire.*

FRANÇOIS MOUREAU – Effectivement, ni Claude Gillot ni Antoine Watteau ne se rendirent en Italie. Qui effectue le voyage transalpin aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ? Les jeunes artistes vainqueurs du prix de Rome à l'Académie de peinture parisienne. Les lauréats rejoignent l'Académie de France construite à Rome en 1666. Ils se forment sur les fameux « débris de l'Antiquité », sur la peinture romaine moderne... Ce sera le cas de Jean-Honoré Fragonard, de Louis David, d'Hubert Robert et de nombreux autres Français... Mais revenons à Claude Gillot. Né à Langres en 1673, l'artiste emménage à Paris très jeune. Peintre, graveur, illustrateur, il représente des scènes de théâtre tirées de comédies italiennes jouées à Paris. À la différence de Watteau, on repère clairement chez lui le milieu théâtral. Voyez, par exemple, *les Deux Carrosses* (1707) ou *le Tombeau de maître André* (1715-1716). Qu'en est-il de Watteau ? Né à Valenciennes en 1684, l'artiste tente sa chance à Paris vers 1702. S'il se nourrit de tradition italienne, Watteau n'a guère vu beaucoup de théâtre italien : les artistes italiens sont en effet interdits de représentations entre 1697 et 1716, or le peintre meurt en 1721. Son évocation des comédies italiennes est donc purement fictive ; d'ailleurs, contrairement à Gillot, il ne peint jamais de scène

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

réelle, mais restitue plutôt une atmosphère avec ces personnages symboliques de la fantaisie italienne : Mezzetin le musicien, Pierrot en qui l'on a vu l'emblème de la mélancolie du peintre. Chez son protecteur Pierre Crozat, un riche financier qui lui demande de travailler pour son propre hôtel parisien (*les Quatre Saisons*), Watteau noue un contact direct avec les œuvres peintes et dessinées, acquises en Italie par le mécène.

REVUE DES DEUX MONDES – *Comment définir le goût italien ?*

FRANÇOIS MOUREAU – L'expression se lit dans un texte de 1715, signé Jean Bonnet : « le goût italien qui règne aujourd'hui dans Paris ». Pourquoi utiliser le mot « goût » et non « culture » ? Parce que le « goût » est un concept beaucoup plus vaste que celui de culture. Le terme inclut les beaux-arts, la musique, la littérature, voire les manières de table... Derrière ce goût, il y a le refus du grand style louis-quatorzien : la pompe, la gloire, la symétrie fille de l'ordre politique absolutiste ; les Français découvrent l'arabesque, le bizarre, l'ébauche... Le goût italien s'accompagne également d'une nouvelle géographie des plaisirs ; au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on commence à fuir Versailles, le mouvement s'accélénera sous la Régence : le pouvoir est dès lors à Paris, au palais royal de Philippe d'Orléans, image inversée du vieux monarque ; au style palatial se substitue l'hôtel particulier en ville, des appartements enfin confortables divisés en pièces à vivre ; salons, salles à manger, cabinets servent de décor à une vie à la fois intime et mondaine. Se créent aussi les concerts privés où l'on joue une musique adaptée, musique de chambre et cantates chantées à l'italienne. Contre l'opéra louis-quatorzien et lulliste, se développent des formes nouvelles très inspirées par l'Italie ; l'opéra-ballet va lutter victorieusement contre la vieille tragédie en musique toujours précédée d'un éloge poétique au roi. L'opéra-ballet s'en dispense et fait voyager de Venise aux « Indes galantes ».

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans quels registres s'installe le goût italien en France ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Revenons un bref instant sur les académies royales. Fondées sous Louis XIII et Louis XIV, les académies construisent des hiérarchies. En ce qui concerne la peinture, on

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

trouve, au sommet, la peinture d'histoire, qui traite, dans la majorité des cas, d'histoire ancienne, de sujets chrétiens et de mythologie (la fable) ; puis se déclinent, dans un ordre descendant, le portrait (ou le « genre ») et la nature morte (ce qui peut sembler étrange lorsque l'on songe aux œuvres de Chardin). Les peintres sont classés en fonction de leur activité dominante. Une remarque cependant : lorsque Watteau est reçu à l'Académie de peinture, il y est qualifié de « peintre de fêtes galantes » ; la catégorie n'existe pas, on la crée spécialement pour lui. Les « fêtes galantes » s'insèrent entre la peinture d'histoire et les portraits. Il s'agit en quelque sorte d'une « laïcisation » de la peinture d'histoire. Très inspirées par les tableaux de genre flamands, les œuvres de Watteau paraissent exprimer les plaisirs simples de la vie intime. De petit format, ces toiles ne sont pas destinées aux espaces palatiaux mais aux nouvelles demeures et à leurs espaces spécialisés. Elles épousent parfaitement les récentes valeurs artistiques, voire politiques, à savoir le désaveu du grand genre et de l'ordre ancien. Le gouvernement du régent n'est pas étranger à cette évolution ; amateur passionné d'art italien, Philippe d'Orléans défend ceux que l'on nomme les modernes, ceux qui croient au progrès – notion nouvelle – et rejettent la plus grande partie de l'héritage du siècle précédent et le modèle antique qui y était adjoint. Dans ce contexte, l'Italie incarne le contre-modèle d'un certain art français

REVUE DES DEUX MONDES – *Pourquoi le goût italien, encensé aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, représente-t-il un repoussoir du bon goût pour Voltaire ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Voltaire ne s'intéresse ni à la peinture ni à la musique ; pour ce qui est de la littérature, cet admirateur de l'Antiquité – il est contre les modernes sous la Régence – exprime une esthétique très classique : c'est l'admirateur d'un Louis XIV protecteur des arts... Dans sa production des années 1770 – il meurt en 1778 –, la constance de son esthétique interroge : à une époque où les arts s'acheminent vers ce qui sera le romantisme, il reste inflexible sur des positions totalement passées de mode. Voltaire n'a rien compris à Watteau, pas plus qu'à Marivaux, qui avait eu la tare d'être un trublion moderne au moment de la Régence.

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

REVUE DES DEUX MONDES – *Entre le siècle de Louis XIV et les Lumières s'intercale une période que vous qualifiez de rocaille. Il ne s'agit pas d'un entre-deux dans la périodisation séculaire mais d'une réalité esthétique, voire idéologique qui lui est propre. Quels en sont les traits distinctifs ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Les Français sont des maniaques de la périodisation ; or commencer une périodisation par le 1<sup>er</sup> janvier 1501, ou le 1<sup>er</sup> janvier 1601... est inopérant dans le domaine des arts et de la politique. La preuve : la bataille de Marignan (1515) inaugure la Renaissance française ; l'assassinat de Henri IV en 1610 clôt cet âge ; la mort de Louis XIV en 1715 achève la période classique ; 1815 marque la fin de Napoléon I<sup>er</sup> ; le XIX<sup>e</sup> siècle se termine avec la Première Guerre mondiale en 1914. Attendons de voir ce que nous réserve 2014... La distinction par siècles (1500-1600, 1600-1700, 1700-1800...) date de la III<sup>e</sup> République. L'époque voulait créer un panthéon littéraire et moral à partir de la littérature classique. On inventa alors des modèles : Molière représentait les idées de la saine bourgeoisie ; Corneille, les vertus républicaines ; Racine, le génie poétique tellement français ; le XVIII<sup>e</sup> siècle, l'âge des philosophes qui préparaient la Révolution. Or dès 1680, le modèle esthétique classique s'étiole et vire à l'académisme ; les philosophes arrivent au premier plan dans les années 1750-1760 ; entre ces deux dates se trouve une période qui n'est ni classique, puisque son esthétique est largement remise en question, ni philosophique au sens étroit : on met en cause, on ne construit pas de modèles idéologiques. On a parfois employé le terme « rococo » pour désigner cette ère. Le rococo est une notion introduite au XIX<sup>e</sup> siècle par les historiens de l'architecture allemande pour critiquer le style français implanté dans les cours allemandes ; chaque prince voulait posséder son petit Versailles ; on recrutait des architectes français ou des architectes allemands adeptes du modèle français. Pour les historiens du futur Empire allemand, cette esthétique trahissait la tradition nationale dont témoignait le renouveau gothique du XIX<sup>e</sup> siècle. L'expression « rococo » est donc connotée, primitivement, de manière négative. Nous possédons en France le terme « rocaille » qui évoque les grottes artificielles, celle de Thétis à Versailles et du jardin de Boboli à Florence : une pratique qui venait d'Italie ; cela renvoie aux concepts de mystère, de plai-

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

sir intime, d'asymétrie, qui correspondent mieux à la période ici considérée.

REVUE DES DEUX MONDES – *Pourriez-vous rappeler brièvement le pourquoi des disputes entre la Comédie-Française (théâtre de Molière) et la comédie italienne (théâtre d'Arlequin) ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Ce furent des querelles assez publicitaires. À l'époque de Louis XIV, deux troupes royales se partagent la scène parisienne – il y en a même une troisième avec les Espagnols mais qui disparaît assez vite. En 1680, les troupes parisiennes fusionnent et se rangent sous la bannière de la Comédie-Française. En face, on trouve les Italiens. Arrivés en France dès le XVI<sup>e</sup> siècle, avec Catherine de Médicis, les Italiens exercent leur art sur le sol français pendant quelques mois puis repartent ; ce sont des troupes itinérantes. Vers 1640 apparaît une troupe fixée à Paris, qui obtient bientôt le statut de troupe royale. Elle s'acquitte des mêmes obligations que la troupe des comédiens-français : les comédiens doivent par exemple jouer à la cour plusieurs fois par an. Ils sont placés sous le contrôle d'une éminente personnalité, comme l'épouse du grand Dauphin, fils de Louis XIV. Italiens et Français se détestent officiellement : les premiers traitent les seconds de « perroquets », sous prétexte que leurs concurrents apprennent les textes par cœur, tandis qu'ils improvisent – *commedia dell'arte* – à partir de « scénarios » non dialogués accompagnés de *lazzi*, de danses et de musique. Autre différence : chez les Français, les textes sont le fait d'auteurs professionnels ; chez les Italiens, ce sont des amateurs ou de jeunes écrivains qui, à partir des années 1689, composent des scènes françaises qu'ils cèdent bénévolement à la troupe ; et ce, sans la moindre rémunération. Dernière distinction : les comédiens italiens jouent toujours le même emploi, dit « type fixe » – Arlequin, Pantalon, Colombine, etc. Un acteur français peut, le lundi, interpréter un empereur, le mardi, un valet, le mercredi, un amant... En 1697, l'hôtel de Bourgogne ferme ses portes sur ordre royal et la troupe italienne se dissout. Les comédiens ne rentrent pas tous en Italie : ils sont souvent naturalisés français et certains vont jouer en province. Il faudra attendre 1716 pour les voir réapparaître à Paris. À l'instar de sa mère, madame Palatine, le régent est un amateur enthousiaste de ce style comique ; Louis XIV disparu, il rappelle

---

# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

une troupe dirigée par Luigi Riccoboni. Les querelles éternelles peuvent reprendre !

REVUE DES DEUX MONDES – *Parlez-nous de Marivaux et de ses oscillations entre la troupe italienne et la troupe française...*

FRANÇOIS MOUREAU – Marivaux voit le jour à Paris en 1688. Il abandonne ses études de droit à l'âge de 25 ans. Le jeune homme souhaite écrire pour le théâtre ; il est ambitieux ; il veut débiter à la Comédie-Française. Mais l'écrivain en herbe commet une terrible erreur : il y donne *Annibal*, une tragédie en cinq actes d'inspiration cornélienne : échec total ; il n'y reviendra pas. Marivaux se tourne alors vers les Italiens et l'hôtel de Bourgogne, mieux adapté à sa forme d'esprit et à ce qu'il était alors : un des plus brillants agents littéraire des modernes, pratiquant la parodie, l'humour dévastateur et la satire des idées reçues, littéraires comprises ; cet auteur dramatique n'apprécie nullement Molière, ce qui alors paraît une faute de goût absolu. De 1720 à 1746, il va fournir vingt comédies aux Italiens (à peu près une par an) et seulement neuf au Théâtre-Français. Après sa mort, la Comédie-Française reprendra ses pièces italiennes en les francisant : les Arlequins sont remplacés par des valets à la française, ce qui n'est pas toujours très heureux...

REVUE DES DEUX MONDES – *Le goût italien s'installe dans des registres culturels marginaux. Derrière les divertissements jugés futiles, vous décelez un mouvement souterrain beaucoup plus important. Lequel ?*

FRANÇOIS MOUREAU – Quel est le grand genre littéraire au XVII<sup>e</sup> siècle ? La tragédie. Et en peinture ? L'histoire. Tous les grands genres sont donc monopolisés par le style classique. Le goût italien correspond à une période de critique idéologique, de remise en cause de l'esthétique dominante. Paul Hazard parle d'une « crise de la conscience européenne ». Celle-ci coïncide avec un changement de génération et le refus d'une gloire politique qui s'achève avec la calamiteuse guerre de succession d'Espagne et la famine de 1709. L'arrivée du régent au pouvoir se vit comme un renouveau nécessaire : on apprécie cet homme pacifique, savant et lettré. L'histoire a souvent vu en lui un simple libertin, un être adonné aux plai-



# L'ITALIE, TELLEMENT NÉCESSAIRE

---

ENTRETIEN

Caprices rocaille : la France italienne entre classicisme et Lumières

sirs, parfois aux plus crapuleux. Or Philippe d'Orléans fut un politique habile qui, après les guerres menées par son oncle, assura la paix avec l'Angleterre grâce à l'abbé Dubois, autre visage du vice et corrupteur du régent, mais excellent diplomate. Dans le domaine des arts, Philippe d'Orléans soutient les modernes, compose de la musique d'opéra, peint les scènes amoureuses de Daphnis et de Chloé, et collectionne l'art de l'Italie. Il est parfaitement adapté à cet univers que j'appelle « rocaille ». Pendant la Régence, se développe grâce à lui cet esprit de liberté inspiré du goût italien, un art de vivre qui prône le plaisir et non l'ascèse ou la gloire, une esthétique qui se méfie de l'ordre et de la norme, et se délecte de l'arabesque, du caprice, de la digression, voire des idées creuses... Les Lumières prendront l'exact contre-pied de cette esthétique, en cherchant à réinjecter de la morale dans les lettres et les arts.

■ François Moureau est professeur de littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'université Paris-Sorbonne. Il a rédigé la partie historique de l'exposition Watteau (Paris, Berlin, Washington, 1984-1985) et dirigé le colloque « Antoine Watteau (1684-1721), le peintre, son temps et sa légende » (1984, 1987). Il a, en outre, publié *De Gherardi à Watteau. Présence d'Arlequin sous Louis XIV* (Klincksieck, 1992) et il a la responsabilité de la collation des livrets pour l'édition en cours des œuvres complètes de Jean-Baptiste Lully (depuis 2001).